

Vallier/Gleb Sivirine

Le cahier rouge du maquis

journal de résistance



^(avec tous les papiers qui sont avec)
Ce cahier est à mettre au cas où
je rendrais à disparaître à ma femme
Madame Mireille Sirigne, ou Yvonne Flechane
à Beaumont de Venise (Vaucluse).

Talies.

DE FARIGOULE A CANJUERS

on l'histoire de quelques dérochages

28 Février 1944 - 29 Août 1944.

Editions "L'ex-horrific"

De Farigoule à Canjuers ou l'histoire de quatorze décrochages

Jeudi 16 septembre 1945

Ce n'est pas une préface pour un livre à paraître en librairie que j'écris. Ce journal que j'ai fait jour par jour, où vous m'avez tous vu noter les impressions quotidiennes, n'a jamais été écrit pour être édité. Il remplaçait les lettres que je ne pouvais envoyer et il m'assurait pour l'avenir un souvenir fidèle et exact d'une vie tellement hors de l'ordinaire que je risquais de la transformer et de la fausser, une fois revenu dans l'existence normale. Quand nous étions à Canjuers¹ – Vous rappelez vous de « gazon charmant », petit Yo²? – ou à la Blanche³ sous les cabanes de branches et que vous me voyiez prendre mon stylo et mon cahier rouge, je vous ai promis qu'un jour vous liriez ces notes. Aujourd'hui je m'y mets. Je les recopie pour vous fidèlement, sans changer un mot, même si certaines choses me paraissent un tantinet ridicules maintenant, même si certains jugements ou certains espoirs se sont révélés faux.

Il y manque beaucoup de choses, de faits même, à ce journal. Les journées les plus chargées furent celles où j'eus le moins de temps pour écrire, et en relisant je me suis rendu compte que sur la période d'août qui fut active pourtant, – Malassoque⁴, les mitrailleuses qui s'enrayaient, la propagande électorale de Périno, et toute la période de bataille devant Hyères, – il n'y a à peu près rien.

Mais vous retrouverez l'atmosphère que nous avons connue, cette atmosphère dont tu « languis » tant, mon vieux German⁵, cette atmosphère que nous évoquions dans les clochers d'Alsace ou sous les guitounes de l'Authion⁶ avec Roger et Claude et dont le souvenir est resté si vivace au cœur de tous ceux que j'ai revus.

C'est pour vous que je copie tout ceci, pour toi, German qui le liras à ton retour d'Autriche, pour vous deux, Roger et Claude qui ne m'avez pas quitté de 18 mois, pour toi Marcel et vous, petit Yo, mes « camarades de chambrée » dans les cabanes en branches où passait si bien l'orage, pour vous tous "De Farigoule à Canjuers" et pour toi, mon vieux Louis⁷, sans qui rien de ce qui a été n'aurait pu exister.

Mon titre est faux. Nous sommes allés à Canjuers, mais nous l'avons dépassé et c'est de Farigoule à Collobrières ou à Hyères que j'aurais dû mettre. Mais il y a longtemps, bien longtemps qu'avec Yo nous avions décidé ce titre et j'ai voulu être fidèle aux vieilles promesses.

1- *Le Plan de Canjuers, dans le Haut-Var, au sud du Verdon.*

2- *Pierre Liétard, que l'on retrouvera dans le récit.*

3- *Ferme où le maquis Vallier a stationné entre le 10 et le 12 juillet, sur la commune de Montmeyan.*

4- *Autre lieu de stationnement du maquis fin juillet-début août, plus à l'ouest, au nord de Montmeyan.*

5- *Le Dr Angelin German, de Draguignan. Compagnon de Georges Cisson, il était responsable du service de santé des M.U.R. du secteur de Draguignan et a été la providence de nombreux résistants blessés. Il sera le médecin du maquis Vallier.*

6- *Vallier et plus de 50 de ses hommes s'engagent à la Libération dans la 1^{re} Division Française Libre (l'unité qui, au sein de la 1^{re} armée française du général de Lattre de Tassigny, regroupe les éléments gaullistes). La plupart rejoignent le Bataillon d'Infanterie de Marche du Pacifique. Ils participent donc avec elle aux combats de la libération en Alsace, avant d'être envoyés dans les Alpes-Maritimes, sur la frontière italienne et de participer, dans le massif de l'Authion, aux combats qui s'y déroulent en avril 1945 (voir sur ces combats, P.-E. Klingbeil, *Le front oublié des Alpes-Maritimes – 15 août 1944-2 mai 1945 –* Nice, Serre, 2005).*

Le Lt. Vallier, redevenu Lt. Sivirine, rejoint le 1^{er} R.A. (Régiment d'Artillerie) de la D.F.L., accompagné des deux plus jeunes de ses maquisards, Roger Leroux et Claude Ravesse.

7- *Louis Picoche, le « patron ».*

Samedi 26 février

Trois jours de retard déjà pour commencer mon « journal quotidien du maquis ». Mais c'est que c'est mon premier vrai moment de liberté depuis trois jours, car entre l'organisation matérielle, les reconnaissances des voies de repli et celles d'établissement des postes de guet, je ne me suis guère amusé depuis mon arrivée. D'autre part, ces premiers jours j'ai tenu à prendre contact avec mes « gars » comme je les appelle, n'ayant jamais aimé le tutoiement facile et pour tous de l'officier sorti du rang et n'ayant non plus aucune envie de mettre une barrière entre les types et moi. Je compte plus sur la sympathie réciproque et l'influence personnelle que sur les galons, ... mais d'autre part j'ai tenu quand même à ce qu'ils m'appellent « mon lieutenant ».

Mon écriture tremble un peu, car j'écris debout, appuyé simplement au rebord de la fenêtre d'où je jouis du coup d'œil sur le chemin qui descend de chez nous vers la rivière et sur celui beaucoup plus important à observer qui, venant de l'extérieur, nous amène nos visites.

Comme installation, une maison de ferme en fort bon état, rafistolée de main de maître par les gars, dans laquelle nous occupons pour le moment 4 pièces. Une grande salle commune qui nous sert de réfectoire ou de dortoir, pour 10 hommes, une cuisine au dessus, une autre grande pièce où couchent neuf autres et enfin ma chambre personnelle, où trône un antique lit à ressorts, S.V.P.! sans sommier par exemple!... La question a été résolue fort élégamment et je dors dans un lit de feuilles, de bran- chages feuillus et de paille par dessus les ressorts. Etant dans mon sac de couchage, je ne donnerais pas mon lit pour ceux d'un hôtel de premier ordre!

D'ailleurs, dès demain je vais changer la disposition des dortoirs, à cause du service de garde de nuit et nous allons occuper une cinquième pièce.

Claude et Jean-Michel Sivirine

L'homme boussole

témoignages



Avertissement

On ne naît pas héros

“L’homme boussole” est la traduction d’entretiens menés à bâtons rompus, au cours d’un seul week-end, avec Claude Roddier-Sivirine et Jean-Michel Sivirine, respectivement fille aînée et fils cadet de Gleb Sivirine.

Afin de dresser le portrait de leur père, Claude et Jean-Michel Sivirine se sont lancés dans le voyage jamais facile des souvenirs en rassemblant, pour la première fois, mille morceaux éparpillés dans leurs mémoires. Ce partage auquel ils nous invitent est particulièrement généreux. Grâce à ce travail, nous pouvons tirer profit de la leçon d’humanité que Gleb Sivirine livre au travers de son comportement de toute une vie et dont l’épisode de chef de la résistance n’est qu’une partie logique. Au fur et à mesure qu’ils creusent dans ces souvenirs, qu’ils les confrontent et les assemblent, se dessine la réponse à la question qu’ils se sont toujours posée et que



Claude Sivirine.



Jean-Michel Sivirine.

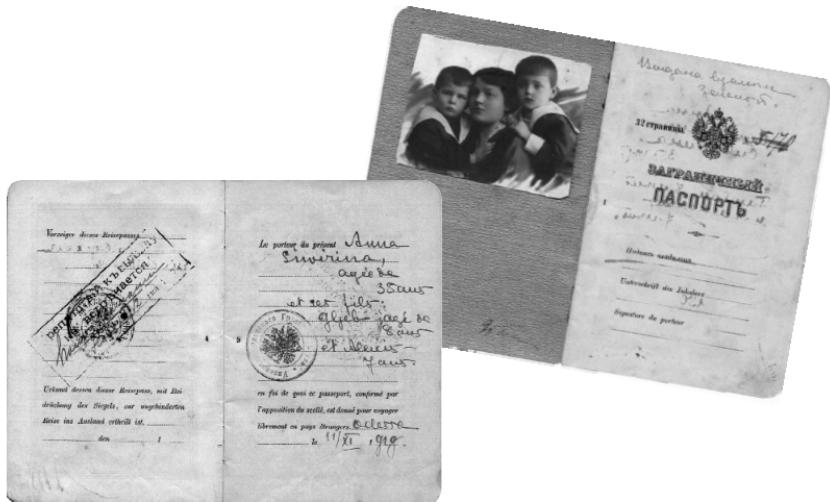
chacun se pose : pourquoi et comment, à un moment de sa vie, Gleb Sivirine est devenu Vallier – ce demi dieu pour les maquisards qui l'ont suivi, ce diable pour l'occupant et les collaborateurs, cet étonnant guérillero pour la population – avant de reprendre sa place dans une ligne de vie en apparence simple ?

Tout au long de ce témoignage, on se demande souvent quand cet homme est le plus lui-même ? Quand il est le lieutenant Vallier ou quand il est Monsieur Sivirine ? A quel moment il est en harmonie avec sa légende personnelle ? De quelle façon chacune des deux personnalités a contribué à construire l'autre ? Au bout du compte, il est rassurant de constater que c'est l'apposition d'un certain nombre d'éléments qui ont fait de cet homme un chef de résistance : les racines de l'enfance, les traits de caractère, la force de son couple, le comportement de ses contemporains, les circonstances. La leçon que l'on peut en tirer est que l'on ne naît pas héros même si on porte en soi certains germes.

Jean Darot

Odessa et les choses du silence

Tout a commencé par la faim. En 1919, notre père, Gleb Sivirine, vit à Odessa, port d'Ukraine sur la Mer Noire. Il a neuf ans. La guerre civile¹ lui a causé une blessure : un obus tombé dans la cour, alors qu'il y joue avec son jeune frère Alexis, lui plante un éclat de verre dans le front. Mais c'est surtout la famine qui sévit en ville. Sa mère Anna Sitniski, son jeune frère Alexis et lui, ont faim. En russe, « Sieverin » vient de « Siever », le Nord. Avec une idée de déplacement, « Sieverin » ou « Siverine » signifie « celui qui vient du Nord ».



¹ : Ayant décrété son indépendance en 1917, l'Ukraine est le théâtre d'une longue guerre civile consécutive à la révolution russe. L'année 1919 est marquée par un chaos particulièrement dommageable pour la population des villes. On s'y bat entre Ukrainiens républicains, Ukrainien soviets, Français, Bolcheviks, Russes Blancs, troupes de la Triple Entente et armée anarchiste de Nestor Makhno.

Si le lieutenant Schmidt, oncle par alliance, a commandé la flotte révolutionnaire pendant quelques heures au moment de la révolution de 1905, les Sivirine (c'est la façon dont le nom est écrit par sa mère sur les livres de classe de Gleb en 1920) sont une famille de marins de commerce. Joseph, le père de Gleb, notre grand-père, est second sur le cargo mixte l'Euphrate qui appartient à la compagnie russe R.O.P.I.T.², une compagnie à capitaux français. L'Euphrate, et son « sistership » le Tibre, assurent la liaison Odessa-Marseille. Fin 1919, Joseph fait savoir, par on ne sait quel moyen, que son cargo se trouvera bientôt à Constantinople. Les navires ne peuvent plus entrer en Mer Noire ni atteindre Odessa. Joseph propose à sa famille de le rejoindre pour les petites vacances. Tous les trois partent –plus ou moins clandestinement – sur un bateau d'émigrants juifs à destination de la Palestine. Ils ne se sont cependant pas enfuis, leurs papiers sont en règle. Arrivés à Constantinople, ils découvrent la forêt de mâts du port. C'est la panique face à l'impossibilité de trouver le navire. Coup de chance, un marin de l'Euphrate les retrouve. Au cours de ce séjour à Constantinople pour les vacances de Noël, la famille découvre qu'il sera difficile de rentrer à Odessa. En même temps que la guerre civile fait changer les partis au pouvoir et la ville de mains, les papiers changent et perdent leur validité. L'idée s'impose qu'il faut continuer sa route.

2 : Crée en 1856 par l'amiral Nikolaï Arkas, la Compagnie russe de navigation à vapeur et commerce (ROPIT) a pour objet principal le transport de fret et de courrier en Mer Noire, en Méditerranée et sur les fleuves de la région. En partie étatique et aux fortes accointances militaires, la compagnie qui assurait également le voyage des pèlerins orthodoxes en Palestine, comptera jusqu'à 80 navires. Sa dernière grande opération consistera à transporter en décembre 1920, d'Odessa à Bizerte en Tunisie, ce qui reste de l'armée russe « blanche » du baron Wrangel battue définitivement par l'armée « rouge » commandée par Trotski. Depuis la fin de l'URSS, la compagnie existe à nouveau.